

Bellamy
Regard d'hommes
Bellamy, France, 2009, 110 minutes

Carlo Mandolini

Number 262, September–October 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58871ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mandolini, C. (2009). Review of [Bellamy : regard d'hommes / *Bellamy*, France, 2009, 110 minutes]. *Séquences*, (262), 47–47.

Bellamy Regard d'hommes

Polar d'été et d'atmosphères, le dernier film de Claude Chabrol, sous des airs de vacances et de relative légèreté, propose un touchant regard d'hommes sur la condition humaine.

CARLO MANDOLINI

Chaque fois que je m'appête à me mesurer à un nouveau Chabrol, j'imagine le réalisateur me fixant froidement, avec son regard pointu, me disant : « Voyons un peu ce que tu pourras tirer de celui-ci... ». C'est que la « mécanique Chabrol » est redoutable et ses films illustrent une conception du cinéma où les choses ne sont jamais aussi claires qu'elles ne le semblent, puisque tout est jeu et paraître dans ce grand théâtre de la condition humaine. **Bellamy**, qui réunit pour la première fois Chabrol et Depardieu, s'inscrit de façon convaincante dans l'impressionnante filmographie du réalisateur.

Durant ses vacances d'été annuelles à Nîmes, en compagnie de sa femme Françoise, qui rêve plutôt de croisières exotiques, le célèbre inspecteur de police Paul Bellamy est approché par un certain Noël Gentil, homme étrange qui lui confesse un meurtre. D'abord perplexe, Bellamy est petit à petit envoûté par cette affaire dont il va s'occuper de manière strictement privée, parallèlement au travail de la police locale.



Une affaire privée

Pour ce nouveau film, Chabrol a opté pour une mise en scène classique, au rythme assez lent. Loin d'alourdir le propos, cette stratégie permet de laisser toute la place à des acteurs en grande forme, à des dialogues savoureux et, surtout, à une atmosphère ambiguë qui plonge le spectateur dans un univers complexe. Une ambiguïté qui ne concerne cependant pas tant les aléas de l'enquête policière que la nature des rapports humains.

Cette singularité du regard ne surprendra pas les habitués du cinéma de Chabrol. A la moindre occasion, en effet, le réalisateur n'hésitera pas à déconstruire subtilement son propos (par un plan de caméra, une attitude d'acteur, une réplique...) afin de brouiller les cartes et de rappeler qu'une image peut toujours en cacher une autre.

Les premières secondes de **Bellamy** annoncent déjà l'esprit qui anime Chabrol : le film s'ouvre sur une partie du cimetière de Sète. Un travelling s'arrête sur la pierre tombale de Brassens¹ pour se poursuivre au-delà des murs du cimetière.

On voit la mer d'un bleu profond qui s'étend à l'infini. On s'arrête le temps d'un cliché. Puis une vue en plongée nous précipite au pied d'une falaise où l'on découvre une voiture et un cadavre calcinés. La mélodie des *Copains d'abord*, entendue au début de la scène, cède le pas aux accents plus inquiétants des cordes profondes de Matthieu Chabrol.

C'est dans cet univers de soleil et de ténèbres, d'éros et de thanatos, que l'on découvre le personnage de Paul Bellamy. À première vue, ce gros ours aimerait bien hiberner. Mais il se tirera néanmoins de sa tanière pour aller à la rencontre de l'énigmatique Gentil, homme aux identités multiples, qui a voulu fuir un mariage à la dérive (et son identité d'Émile Leullet) en se jetant dans les bras d'une jeune et belle podologue (!). En se lançant dans cette enquête strictement « privée », comme il le rappelle à quelques occasions, Bellamy devient un détective *privé* (avec toute la part d'ombre que cela implique) et son action, non officielle, est justifiée par des motifs qui semblent strictement personnels.

En fait, cette véritable attraction du détective pour Gentil / Leullet s'explique par ce rapport « en miroir » qu'entretiennent les deux hommes. Bellamy, comme son suspect, cache sous cette masse imposante une grande vulnérabilité et le terrible secret de sa propre pulsion meurtrière.

Et plus le récit progresse, plus on découvre que le trouble existentiel de Gentil trouve un écho chez Bellamy. Ainsi, si Leullet a voulu fuir avec sa jeune maîtresse, c'est aussi (ou d'abord) parce qu'elle lui permettait d'exprimer sa sexualité, contrairement à sa femme. Or, cette même frustration, bien que latente, est également vécue par Bellamy. Toutes les scènes d'intimité entre le détective et sa femme mettent en effet en évidence le désir de Paul et le refus, subtil mais systématique, de Françoise.

Par ailleurs, le statut de Paul dans sa vie de couple est aussi fort ambigu. Que représente-t-il *vraiment* aux yeux de sa femme ? N'avoue-t-elle pas (candidelement ?) aimer son mari pour « l'effet qu'il provoque au milieu des autres » ? Il est significatif que Mme Leullet, lors d'un entretien avec Bellamy, utilise ces mêmes mots à propos de son mari qu'elle croit mort. Par ailleurs, le rapport entre Françoise et son beau-frère est aussi très trouble. Bellamy est bouleversé par cet agissement. Mais, étrangement, il préfère se taire.

On voit donc qu'au-delà du polar, **Bellamy** est un film d'auteur qui offre une réflexion touchante sur le refoulement et la frustration des hommes. Frustration alimentée par la difficulté d'exister en société (et d'exister tout court) et par le fait de savoir que la vie passe...

¹ Le film est dédié aux deux Georges, Brassens et Simenon, dont l'esprit traversera tout le film.

■ France 2009, 110 minutes — Réal. : Claude Chabrol — Scén. : Odile Barski, Claude Chabrol — Images : Eduardo Serra — Montage : Monique Fardoulis — Cost. : Mic Cheminal — Int. : Gérard Depardieu (Paul Bellamy), Clovis Cornillac (Jacques Lebas), Jacques Gamblin (Noël Gentil / Émile Leullet / Denis Leprince), Marie Bunel (Françoise Bellamy), Vahina Giocante (Nadia Sancho), Marie Matheron (Madame Leullet), Adrienne Pauly (Claire Bonheur), Yves Verhoeven (Alain) — Prod. : Patrick Godeau — Dist. : Métropole.